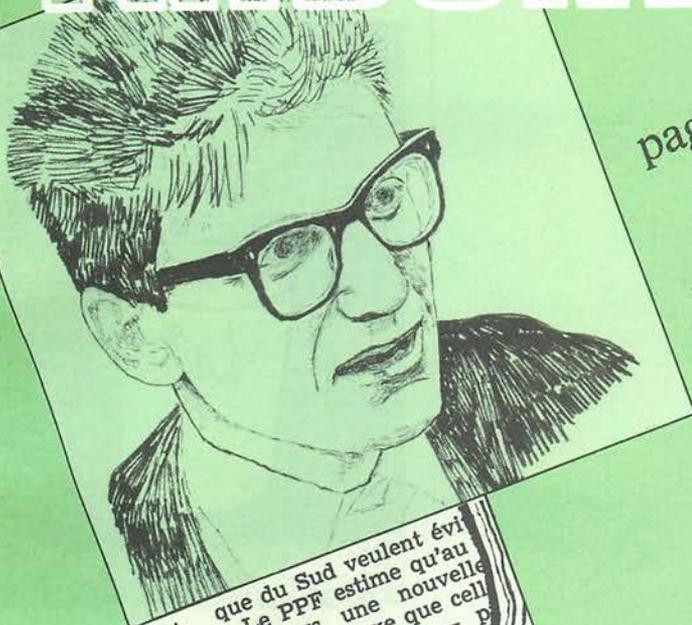


TRIBUNE DE GAUCHE



page 5

Avons-nous besoin d'une idéologie?

Conversation avec Andrei Amalrik

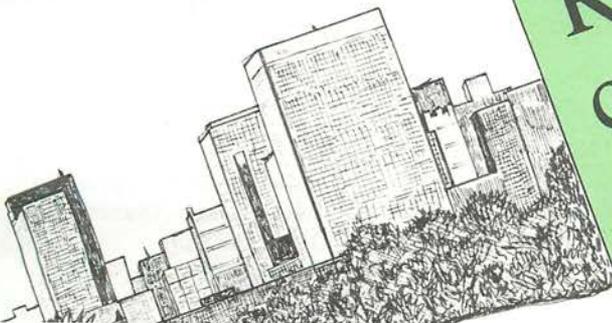
no re à l'intérieur et que du Sud veulent évi
le teures, surtout cel Le PPF estime qu'au
sation du président au pays une nouvelle
L'électorat blanc aussi complexe que cell
vement libérale s'est les nationalistes — p
art vers le Parti tionnel qui a déjà été
l (PPF) de M. Colin leaders des commun
vers le Parti natio d'Indiens en fav
M. Mulder se ré- cependant été
ux prédictions fai ment ferait m
s par M. Vorster chefs de tous
devraient aug- compris, et de
de seize sièges programme de
L'ensemble de
un gain beau- Les nat
ntre deux- toute initi
ce qu'il est du pouvo
précédent jour au
la mort les Af
du mili- nomb
ve Biko.

page 6

Un îlot multiracial dans le pays de l'apartheid

page 11

Richmond (U.S.A.): campagne pour un esprit communautaire



Le 1^{er} août. Aujourd'hui ou jamais. En attendant. En balade. Au crépuscule. Aussi le dimanche. Sans discussion. En été. Froid et chaud. En général. Sans gêne. Dans votre intérêt. En hiver. Chaque jour. A la jeunesse. En liberté. En tous lieux. Maintenant. A minuit. En toute tranquillité. En octobre. A la pause. Régulier. Pour votre santé. Pour trinquer. A tous les temps. A l'unisson. A la vie. etc.



Toujours et partout.



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

« Winterthur »
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences : 1824 Caux-sur-Montreux, Suisse. Tél. (021) 61 42 41.

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20.— ; Fr. s. 15.— ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzannes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada : par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Le temps de la persévérance

Le ton monte au Moyen-Orient. Au moment où nous écrivons ces lignes, les positions se durcissent et pourtant, personne ne ferme la porte définitivement.

Tout avait trop bien commencé. Le pari de Sadate avait fait naître un immense espoir, comme si la rencontre de Jérusalem allait donner le signal de départ d'un cent mètres vers la paix. Mais les réalités sont autres, c'est évident.

Chacun sait que les problèmes insolubles demandent simplement plus de temps que les autres. L'orgueil humain ne se dépouille que lentement. Or, sur cette terre du Moyen-

Orient, la dignité de tant d'hommes est en jeu.

Dans le climat de méfiance hérité de l'histoire, comment les événements pourraient-ils avancer autrement qu'à tout petits pas, calculés au millimètre ?

Démocratie 1978 : espoirs et dangers

Il est significatif que le président Carter ait choisi de se rendre en Inde pour son premier voyage en terre asiatique. «On dit que la démocratie est une sorte de jouet de l'homme riche, a-t-il déclaré devant le

Les hauts et les bas, les intolérances et les ruptures font partie du processus de maturation.

Chaque concession devra s'entourer d'infinies précautions pour qu'on puisse envisager la suivante. Du côté israélien comme chez les nations du front du refus, l'évolution ne peut se faire qu'imperceptiblement.

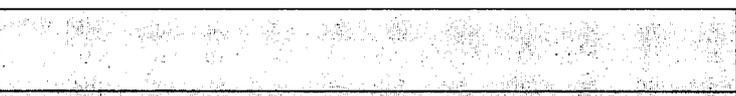
Le mot d'ordre est à la persévérance.

parlement de la Nouvelle-Delhi, et que les pauvres sont trop préoccupés de leur survie pour se soucier du luxe de la liberté et du droit de choisir leur gouvernement. Cet argument est répété dans le monde entier. La plupart du temps, comme je l'ai remarqué, par des personnes dont le ventre est plein...» L'exemple de l'Inde est pour le président américain la meilleure réfutation de cet argument.

Quelques jours plus tard, à Paris, le président Carter a proposé un «nouvel ordre du jour pour la démocratie» à l'usage du monde occidental, mettant notamment l'accent sur la nécessité de rendre les gouvernements «plus responsables et plus proches des citoyens» et plaidant pour que les pays occidentaux s'adaptent «aux nouvelles réalités mondiales», tel le dialogue Nord-Sud.

Il est de fait qu'en ce début de 1978 l'avenir de la démocratie, les conditions de sa survie et de son épanouissement sont à l'ordre du jour.

Sera-ce l'occasion de retourner aux sources et de se souvenir, avec le journaliste indien Russi Lala, que «nulle société ne peut subsister très longtemps dès le moment où les hommes qui la composent veulent s'emparer des fruits de l'arbre de la démocratie après en avoir coupé les racines» ?



Curiosité par Philippe Schweisguth

Cette année-là, un ami, expert agricole, m'avait demandé de l'accompagner dans ses visites périodiques à une grosse exploitation du Sud-Ouest qui appartenait à une famille d'industriels et souffrait d'un lourd déficit permanent.

Un jour, nous allions avec le chef de culture voir une bande de génisses limousines de deux ans. Merveilleuse race de boucherie, la Limousine est un peu sauvage quand elle est élevée en complète liberté depuis la naissance des veaux. A peine avions-nous franchi la barrière de la grande pâture que tout le troupeau, en alerte, s'était rassemblé au galop dans les bas-fonds.

Comment les approcher ? L'un de nous s'est alors avancé seul, le plus près possible, puis s'est couché sur le dos dans l'herbe. Peu à peu les bêtes s'avancèrent pour

former un large arc de cercle autour de l'homme. Puis les plus hardies s'approchèrent pas à pas jusqu'à venir passer leur langue râpeuse sur les bottes de caoutchouc. Simple curiosité gustative ? Ou bien instinct maternel de la femelle qui lèche son veau nouveau-né ? Ou bien — qui sait ? — geste de pitié secourable envers l'homme — le maître — tombé à terre et sans défense ?

Dans notre langage paysan, le mot curiosité a gardé trace de son étymologie latine et conserve le sens de «cure», de soin. On dit d'un agriculteur soigneux qu'il est «curieux de son travail».

Pourquoi ne pas corriger dans la langue courante ce qu'il peut y avoir d'indiscrétion dans la curiosité à l'égard des autres et y introduire la compassion et le soin que même des animaux peuvent nous rappeler ?

L'heure des incertitudes

par Graham Turner

Durant la session d'hiver qui s'est tenue à Caux, du 26 décembre au 4 janvier, on s'est préoccupé entre autres des mutations rapides du monde actuel. Le journaliste anglais Graham Turner a fait part à ce sujet de quelques réflexions que nous livrons telles quelles à nos lecteurs. Spécialiste des affaires économiques, collaborateur de l'hebdomadaire Sunday Telegraph, appelé souvent à commenter l'actualité à la télévision, Graham Turner joint au sens d'observation du journaliste le regard du chrétien qui cherche à discerner la main de Dieu dans l'événement.

Nous avons atteint un point critique dans l'histoire du monde. Il ne s'agit pas tant d'une question politique et économique que d'un problème d'ordre psychologique.

Premier élément : les certitudes économiques ont disparu. Sur ce plan, en effet, c'est partout l'hésitation et le tâtonnement. Les dirigeants de nos nations se demandent comment ils vont faire face à l'avenir.

A mon avis, l'incertitude économique durera au moins pendant les dix prochaines années. Dans de nombreux pays, la croissance économique restera stagnante ou presque. Ailleurs, elle suivra une courbe descendante. Il y a trop de grandes entreprises disposant d'une trop grande capacité de production. Ce qui est « nouveau », le maître-mot de la publicité, a perdu son pouvoir d'attraction. Dire d'un produit qu'il est « nouveau » ne signifie plus qu'il est meilleur que le précédent.

Des religions mortes

Deuxième élément, plus fondamental que le premier : les utopies humaines s'évanouissent. Demandez aujourd'hui à un homme politique ou à des jeunes quelles idées les animent — ils seront bien en peine de répondre !

Les « modèles de société » révèlent les uns après les autres leurs failles béantes et cessent d'être un point de référence. Dans le monde, les religions mortes ne se comptent plus.

Pour ma part, j'estime que le marxisme, en tant que foi, est moribond. Il n'attire que ceux qui n'ont jamais vécu, de près ou de loin, sous un régime s'inspirant de ses théories. A l'université d'Oxford, les

marxistes sont isolés et sont presque considérés comme faisant partie d'une secte.

Par contre, ce que je constate chez beaucoup de jeunes, c'est le sentiment d'appartenir à une société dépourvue de valeurs. Les étudiants, insatisfaits du passé, n'ont plus aucune illusion quant à l'avenir. Ils se sentent perdus entre l'ancien monde, qui n'est pas très attrayant, et le nouveau, qui ne semble guère fonctionner. Comment s'étonner alors que l'anarchie devienne presque une valeur positive !

Si je regarde vers l'avenir, je pense que beaucoup dépendra de ce qui se passera dans trois régions du monde.

L'Allemagne d'abord. Voilà une nation pleine d'énergie qui, depuis trente ans, vit d'un miracle qui ne la satisfait pas. Je suis sûr que des changements importants y surviendront, ne serait-ce que par la volonté des jeunes Allemands. Ceux-ci ont un besoin d'absolu et bon nombre d'entre eux sont en rébellion contre ce qui leur paraît être l'étalage d'une richesse sans finalité défendable.

Vers la Cité de Dieu

Deuxièmement, la Russie. Les idéaux qui l'ont motivée sont morts. Ce n'est pas parce qu'ils sont différents des nôtres qu'il y a lieu de pavoiser ; mais c'est une évolution importante. La Russie est devenue un empire — comme d'autres. Je ne serais pas surpris qu'au cours des vingt-cinq prochaines années nous assistions aux efforts acharnés de ce peuple pour se libérer de la tyrannie des Pierre le Grand modernes.

Troisièmement, l'Afrique du Sud. Mon espoir, c'est que le changement intervien-

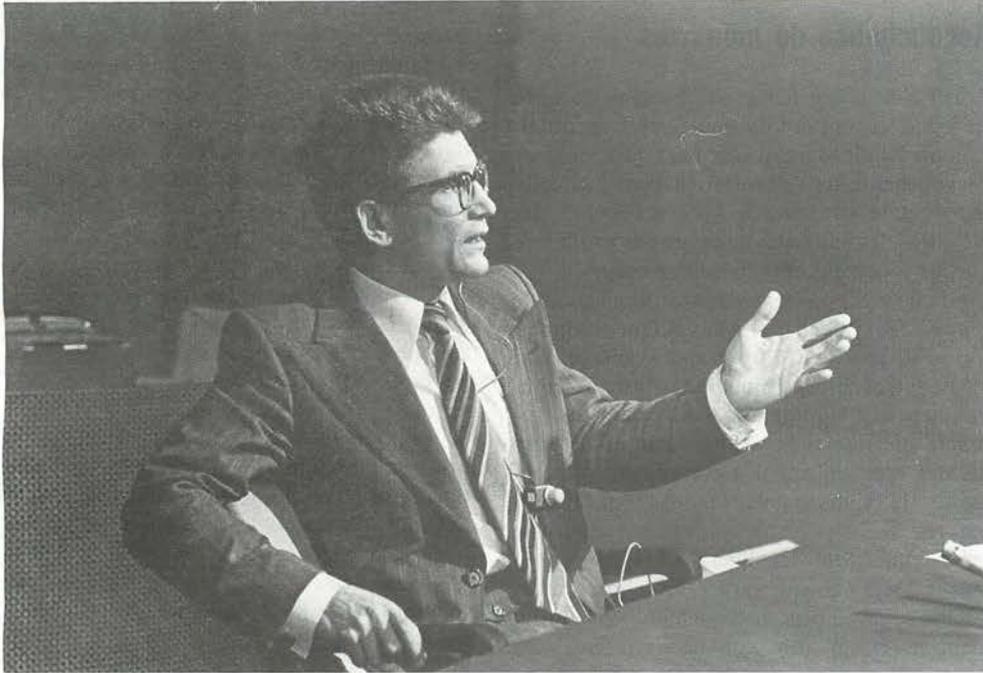
dra suffisamment vite, mais que les pressions, morales ou autres, que nous pourrions exercer pour le favoriser, permettront qu'il s'opère sans effusion de sang. Alors, les immenses ressources humaines de ce pays seront disponibles pour le plus grand bénéfice de l'humanité.

Mais, par-delà ces questions, en surgit une autre bien plus fondamentale : dans quelle mesure la Cité de Dieu se construit-elle, à notre époque et dans la réalité du monde actuel ? Voilà qui sera décisif pour la fin de ce siècle et pour les siècles à venir. Et c'est cela qui nous intéresse, ici à Caux ! Sommes-nous en train de l'établir pour notre génération et pour la génération à venir comme saint Benoît le faisait à son époque ?

Un choix pour chacun

Certains d'entre nous, quand ils viennent à Caux, passent par une crise personnelle — et il est bon qu'il en soit ainsi. Les valeurs qui ont conduit notre vie nous apparaissent pour ce qu'elles sont et nous nous apercevons qu'elles n'ont rien à voir avec ce dont le monde a besoin. On est alors placé devant un choix : être mené par le bout du nez par des péchés, souvent frivoles et futiles, qui traduisent l'égoïsme de notre vie ; ou s'engager dans une voie parsemée de miracles de Dieu. Ceux-ci sont tellement plus intéressants que ceux-là. Car les miracles de Dieu se manifestent par des vies individuelles transformées, avant de se répercuter dans la société.

Tel est, à mon avis, le meilleur itinéraire possible dans le monde actuel.



Andrei Amalrik photographié lors du tête à tête avec le secrétaire général du parti communiste français, Georges Marchais, diffusé par Antenne 2 en février dernier.

Avons-nous besoin d'une idéologie ?

Conversation avec Andrei Amalrik

Le Norvégien Leif Hovelsen vient d'écrire pour l'hebdomadaire de Bombay Himmat une série d'articles dans lesquels il rapporte ses entretiens avec quelques-uns des dissidents soviétiques les plus connus. Nous reproduisons celui qu'il consacre à sa rencontre avec Andrei Amalrik.

Andrei Amalrik n'est pas seulement écrivain, il est historien. Observateur des événements, il essaie de comprendre ce qui les provoque; il les relie aux forces de l'histoire, il les soupèse. A partir de ce qu'il constate et de ce que son expérience lui a enseigné, il recherche sans cesse ce qui pourra aider à façonner la société de demain. De son esprit pénétrant,

allié à une sensibilité d'artiste, jaillissent parfois des prévisions d'avenir.

Nous avons appris à nous connaître alors que nous séjournions ensemble chez un ami écrivain dans la banlieue de Stockholm. Un soir, Amalrik s'est mis à parler de la vie à Moscou. Ce qu'il disait nourrissait ma pensée. Il abordait des questions essentielles, non seule-

ment pour les pays de l'Est, mais pour nous en Occident. Je vais essayer de rapporter ce que j'en ai retenu.

La chape de mensonge

«L'existence devient très précaire pour tous ceux qui ont le courage de *penser autrement*. Il peut leur arriver n'importe quoi. Des savants très connus perdent leur emploi, et soudainement toutes les portes se ferment devant eux. S'ils ont de la chance, ils trouveront un travail comme charpentier, laveur de vaisselle ou nettoyeur de vitres. J'ai moi-même été vendeur de journaux pendant un temps.

»A mon retour d'exil en Sibérie, je n'avais pas la permission d'habiter Moscou. Cependant, je voulais vivre chez moi, avec ma femme. Je passai donc outre aux instructions. Une nuit, les agents du KGB sont arrivés. Ils m'ont sorti du lit et m'ont emmené à 200 km de Moscou où ils m'ont abandonné à mon sort.»

Andrei Amalrik parle du mouvement pour les droits civiques dont l'objectif est de transformer le climat moral de la société soviétique.

«Il faut lever la chape de mensonge qui recouvre complètement notre pays, éliminer le double critère de moralité qui est devenu partie intégrante du système.

»Notre mouvement n'est pas politique, il est moral. Ce que nous proposons, ce n'est rien moins qu'une révolution du mode de pensée des gens. Si nous réussissons, cela changera la structure politique de l'Union soviétique. A l'heure actuelle, la structure économique et politique est telle qu'il n'y a aucune place pour l'individu. Le système est tout.

»Nous ne pensons pas qu'il soit possible de faire évoluer ce système en tant que tel. Le seul moyen, c'est de changer les hommes eux-mêmes, transformer leur manière de penser, leur donner le sens de leur valeur, leur transmettre une conviction intérieure qui les fasse se lever et combattre pour leurs droits. Alors seulement, le système pourra changer.

»Plus j'avance en âge, plus j'ai le sentiment que ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité trouve son expression dans les relations entre les êtres: l'amour d'un mari pour sa femme ou des parents pour leurs enfants, la camaraderie, la compassion, la patience, et, d'une façon générale, l'art de se bien conduire. Par contraste, l'idéologie et la doctrine, quand elles cessent d'être considérées comme hypothèses de travail, conduisent facilement à couper des têtes ou, au mieux, à remplir certaines poches.»

Andrei ne montre aucun enthousiasme pour le mot *idéologie*. «Les idéologies ont provoqué trop de malheur et de souffrance. On en a trop vu. Cependant, je dois reconnaître qu'elles

sont inévitables. Nécessaires même, comme instruments pour changer le monde.

«Nage ou coule»

»Qu'est-ce qui a assuré à l'idéologie marxiste-léniniste une telle influence dans le monde entier? Pas seulement les efforts du Kremlin. Ni la force d'attraction de l'Union soviétique. Les instincts de haine et d'envie qui se retrouvent dans la nature humaine de chacun ne fournissent pas non plus une explication satisfaisante. Mais la crise du libéralisme, c'est-à-dire de l'idéologie qui a forgé l'Europe contemporaine, voilà une des causes principales de l'avance du marxisme-léninisme.

»L'idéologie libérale a apporté des transformations positives dans le monde. Mais elle n'a pas su répondre à certaines questions fondamentales. En effet, qu'est-ce que l'idéologie libérale? Il ne suffit pas de jeter un homme à la mer en lui criant: «Nage ou coule.» Le crédo libéral peut se résumer ainsi: «Laisse-moi tranquille et je te laisserai tranquille.» Mais les gens ne veulent pas être livrés à eux-mêmes. Ils désirent qu'on se préoccupe d'eux; ils veulent que quelque chose leur soit demandé. Le sentiment que rien dans le monde ne dépend de vous est intolérable. Le libéralisme n'offre

aucun remède à la solitude et à l'aliénation, ni n'assouvit la soif qui existe dans la plupart des gens de consacrer leur vie à une grande cause.

Accoucheuse de monstres

»Et c'est là que le marxisme-léninisme entre en scène. Il propose un bouleversement total. Comme l'a dit Marx, il veut faire de la violence l'accoucheuse de l'histoire. Et bien que cette sage-femme continue à faire accoucher des monstres, les marxistes ne cessent de promettre que les prochains enfants seront beaux.

»Je ne crois pas les marxistes. Beaucoup de gens ne les croient pas. Mais il faut reconnaître qu'ils jouissent d'un grand avantage. Car même si leur thérapeutique est néfaste, ils comprennent que le monde se trouve dans un processus inévitable de changement et ils sont décidés non seulement à comprendre les tendances de ce changement, mais à s'en faire les maîtres.

»Et que font les libéraux? Que proposent-ils? Ils veulent garder les choses telles quelles — avec peut-être quelque petit ajustement ici et là, afin, comme ils disent, «de marcher avec son temps». Pour eux, ce ne sont que quelques concessions au communisme

afin de préserver leur vie confortable aussi longtemps que possible.

»Dans ce contexte, je suis un homme de gauche, affirme Amalrik avec conviction. Je suis un de ceux qui comprennent que le monde change et qui désirent prendre une part active à ce changement. Mais je ne suis pas communiste. Je combattrai le communisme, non pas d'une position négative et anticommuniste, tournée vers le passé, mais en regardant vers l'avenir. Je ne veux pas marcher à reculons comme un crabe, mais ouvrir des chemins nouveaux et meilleurs.

»Tous ceux qui apprécient la liberté se trouvent devant la nécessité de créer une nouvelle idéologie capable de transcender à la fois le communisme et le libéralisme. Cette idéologie doit être centrée sur les droits inaliénables de la personne.

»Je poursuis une révolution en faveur des droits de l'homme. Ce qui compte, c'est l'attitude de la révolution envers l'individu et celle de l'individu envers la révolution. Je suis en faveur d'une idéologie, à condition que celle-ci développe ce qu'il y a de meilleur en l'homme.» C'est sur ces mots que se termina notre conversation.

Leif Hovelsen.

TRIBUNE DU MONDE

Un îlot multiracial dans le pays de l'apartheid

Dans ses numéros d'octobre 76 et de mars 77, la Tribune de Caux a évoqué l'attitude courageuse d'une famille de métis, les Gordon, face à une décision de l'administration sud-africaine qui obligeait toute la population métisse de Somerset-West, petite ville de la province du Cap, à déménager hors de l'agglomération. Dans la lutte qu'ils ont menée pour renverser cette décision, Peter Gordon, qui est directeur d'école, et sa femme Shirley ont reçu l'appui de plusieurs milliers de blancs de leur ville. Les récits que nous avons publiés laissaient cependant les lecteurs sur un grand point d'interrogation: était-il possible, même à l'échelle d'une ville, de faire revenir le pouvoir sud-africain sur sa politique d'apartheid?

Le pasteur Fourie, président du comité d'action métis, trouve un jour dans sa boîte aux lettres un avis du ministère du Plan et de l'Environnement. On imagine son émotion en ouvrant ce pli attendu depuis plus d'un an. Que dit-il? «Les familles métisses pourront continuer d'habiter Somerset-West, à condition que leur maison soit en bon état.» Ni les

Gordon, ni le pasteur, ni les trois mille signataires blancs de la pétition en faveur des métis n'espéraient un tel revirement, la loi d'habitat séparé étant l'une des pierres d'angle du régime d'apartheid. On comprend le soulagement des Gordon, qui, comme d'autres familles métisses, habitent au même endroit depuis plusieurs générations.

Lorsqu'on demande à Peter et Shirley ce qui a rendu possible une telle décision, ils affirment que c'est sans aucun doute le courage et la détermination de ceux qui se sont attachés à établir le dialogue et la coopération entre les races. Dès le début de l'affaire, les Gordon eux-mêmes s'étaient décidés à ne pas se laisser guider par l'amertume, ce que certains de leurs amis les plus proches leur avaient sévèrement reproché.

Bibliothèque et salon de coiffure

Shirley a toujours ouvertement combattu pour promouvoir l'égalité et le respect entre les personnes de races diverses. Il y a un an et demi, un club féminin blanc lui avait même demandé de devenir sa trésorière. Aujourd'hui, Shirley préside la section locale du mouvement des Femmes pour la paix, inspiré de celui des femmes irlandaises, et créé après les émeutes de l'été 1976. Ses membres, qui se recrutent dans toutes les communautés raciales, ont participé à un effort national pour subvenir aux besoins des familles dont les fils et les pères étaient en prison.

Sur le plan local, elles ont dressé une liste d'actions concrètes à entreprendre. Neuf mois plus tard, pour la première fois dans l'histoire de la ville, une bibliothèque municipale, un salon de coiffure, un théâtre et un cinéma ouvraient leurs portes indistinctement aux blancs, aux métis et aux noirs. Des cours d'alphabétisation se sont organisés pour les plus défavorisés. Une soirée artistique réunit des participants de toutes les races devant un auditoire multiracial.

Un restaurant pour tous

Mais, sur la liste de Shirley, demeure encore un objectif très important: un restaurant ouvert à tous. Somerset-West est entourée de villes satellites, l'une réservée aux noirs et deux aux métis. Or, lorsque les habitants de ces banlieues viennent à Somerset-West pour faire leurs achats, il n'existe aucun endroit où ils puissent s'asseoir et se rafraîchir avant de reprendre avec leur chargement les cars bondés. Shirley avait bien organisé chez elle un salon de thé pour créer un précédent, mais elle habite trop loin du centre. Les femmes du mouvement de la paix avaient, elles aussi, fait une démarche auprès de la municipalité, mais en vain. Pour le moment, un seul restaurant existe pour les métis. Quant aux noirs, ils doivent attendre leur autocar en plein soleil ou dans les bourrasques de l'hiver. Le journal local s'est fait l'écho de l'indignation de Shirley devant cette situation.

Pour stimuler ses adhérentes, Shirley n'hésite pas à les rappeler à l'ordre: «Chers membres, écrit-elle dans le bulletin mensuel, si vous ne vous êtes pas encore engagées à soutenir concrètement l'un ou l'autre de nos projets, vous devriez vous sentir coupables.» Les réactions ne se font pas attendre: deux femmes blanches donnent maintenant des cours de flûte douce et d'art dramatique dans l'école que dirige Peter Gordon, contribution essentielle quand on sait les dons des métis dans ces domaines.

Permis de construire

Récemment, les Gordon, assurés maintenant de conserver leur maison, se sont décidés à l'agrandir, mais ils se heurtèrent, en raison de leur race, aux tracasseries de l'administration. Or un fonctionnaire blanc avait offert de conseiller tous ceux qui désiraient construire. Shirley s'est donc rendue à son bureau. Mais là, entouré qu'il était de ses collègues, il évita délibérément le regard de Shirley; elle le sentit tout de suite. Elle décida d'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. Au bout d'un moment, il consentit à lever les yeux. Elle saisit aussitôt l'occasion: «Monsieur, je n'ai qu'une chose à vous dire: ne faites plus jamais de promesses



Peter et Shirley Gordon devant leur maison.

que vous n'avez pas l'intention de tenir.» Piqué au vif, le fonctionnaire fit le nécessaire pour que M^{me} Gordon soit reçue par le chef de service et le permis de construire fut rapidement accordé.

Ministres et députés

Peter et Shirley reconnaissent qu'ils doivent souvent faire face à leurs propres émotions. Peter combat chaque jour la colère que suscite en lui la moindre mesure discriminatoire prise dans son entourage ou dans le reste du pays. Pour vaincre ses propres préjugés, il cherche à rencontrer précisément des gens dont il ne partage pas les opinions. «Ces préjugés profondément ancrés n'ont de chance de disparaître que dans ces contacts directs, dit-il. On s'aperçoit vite, sous le vernis extérieur, que l'interlocuteur est aussi un enfant de Dieu.»

Shirley, dans sa famille, a toujours été mise à part, en raison de sa couleur plus foncée que celle de ses frères et sœurs. Elle en souffre encore. Par ailleurs, elle sait que chaque fois qu'elle doit se retrouver avec des blancs elle doit faire provision de patience et de tolérance.

Pendant les dernières semaines de 1977, les Gordon ont reçu une série de lettres provenant du gouvernement et du parlement. Peter avait en effet écrit à tous les ministres et députés, en leur envoyant un exemplaire du livre *Southern Africa — What Kind of Change?*¹ Ce livre pré-

sente les histoires de Sud-Africains de toutes races et de tous milieux — dont les Gordon — qui se battent pour une société multiraciale. «De profonds changements se préparent, écrivait Peter dans sa lettre. Cependant, quel que soit le genre de gouvernement qui sera en place, l'avenir de chacun de nous, comme celui du pays, dépend des attitudes que les individus adopteront. Ma famille et moi, nous avons fait certaines expériences qui nous ont ouvert de nouvelles perspectives.»

Parce qu'ils n'appartiennent ni à la communauté blanche, ni à la communauté noire, les Gordon ont éprouvé tour à tour les sentiments des uns et des autres. Les métis sont en effet bien placés pour comprendre ce qui fait agir les deux groupes raciaux et les aider à dépasser leurs préjugés.

Evelyne Seydoux.

¹ *Southern Africa — What Kind of Change?*, par Peter Hannon. En vente à nos adresses.

VOIR EN PAGE 15:

«Pour une démocratie plus crédible»

L'invitation-programme des conférences d'été à Caux.

PHOTOS: T. Blair, pp. 11, 12; H. Nelson, 13; Alain Nogues/Syigma, 5; L. Rengfelt, 14; E. Seydoux, 7.

Nous avons publié dans notre dernier numéro la première partie d'un exposé que M^{lle} Charis Waddy a fait à Caux l'été dernier. Se basant sur sa propre expérience de la méditation et sur les convergences constatées de plus en plus fréquemment entre l'ordre rationnel et l'ordre spirituel, l'auteur britannique s'efforçait d'analyser les facultés qui permettent à l'homme de s'orienter dans ses choix quotidiens. Elle estime ainsi que dans le domaine de la perception, il y a trois qualités que l'homme doit cultiver pour son plus grand bénéfice : Etre capable d'écouter ; distinguer le bien du mal ; se donner un but. Sur le premier point, M^{lle} Waddy affirme qu'être capable de recevoir, d'accepter ce que dit l'autre est un élément essentiel des rapports humains. Cette qualité d'écoute est pour l'auteur un instrument d'une très grande sensibilité, permettant de communiquer avec le divin. Dans la seconde partie de son exposé, dont nous reproduisons ici l'essentiel, M^{lle} Waddy aborde les deux autres domaines de la perception : «distinguer le bien du mal» et «se donner un but» et elle étudie la discipline nécessaire pour donner au discernement toute sa force.

L'art du discernement

par
Charis Waddy

Distinguer le bien du mal

Les indications les plus claires qu'un être reçoit au fond de lui-même sont communément attribuées à la conscience. Par d'habiles raisonnements, des esprits brillants, à notre époque comme aux siècles passés, se sont efforcés de nier ce don par lequel l'homme juge en son for intérieur des choses bonnes et des choses mauvaises, et grâce auquel s'éclaire une voie droite dont on ne peut s'écarter sans péril. La conscience est un fait de la vie, une aptitude de l'être à faire des choix rudimentaires. Les sociétés humaines y ont toutes eu recours pour se donner des lois. Que l'homme soit doué de ce discernement est un pas de plus vers la liberté et non un pas de moins. User de sa conscience élargit le champ des possibilités de l'homme dans les domaines de la réflexion, des sentiments et de l'action.

Prenez les dix commandements. Une société où assassinat, adultère et vol ne sont pas sanctionnés devient une société où la liberté de l'individu est très restreinte. Une bonne partie de notre temps et de notre pensée devra être consacrée à défendre notre vie, à sauvegarder notre famille et nos biens. (...)

Un homme qui ne s'est pas fixé un code de conduite se trouve constamment désorienté par la

moindre décision à prendre. Pour que sa vie soit saine et bien remplie, il lui faut des principes auxquels, ne serait-ce que pour le respect de lui-même, il se pliera. Toutes les grandes religions ont édicté de tels garde-fous. Moïse reçut les dix commandements. Le Christ nous a donné le sermon sur la montagne. Le Coran demande au fidèle de promouvoir le bien et de repousser le mal.

Personnellement j'ai trouvé un code de conduite simple et précieux dans quatre mots qui sont contenus sous une forme *implicite* dans le sermon sur la montagne : honnêteté, pureté, désintéressement et amour. Ces quatre principes de conduite représentent des valeurs morales universelles que les grandes religions ont en commun. J'avais vingt et un ans lorsque ces principes pénétrèrent d'un seul coup mon esprit, comme le ferait un projectile. Je ne pouvais m'en défendre ni esquiver leur trajectoire par des arguties. Aujourd'hui, lorsque ma conscience me tracasse — les occasions ne sont pas si rares — je me sers de ces principes afin de détecter où j'ai fait fausse route. Mais plus encore, ils sont des points de repère vers la société de l'avenir. Un monde acceptant de tels repères serait déjà bien différent. (...)

La rébellion contre la conscience peut être intense. Voici un passage d'un livre qui relate ce qui s'est passé le Vendredi-Saint. «Les événe-

ments de ce jour-là révèlent bien ce qui guide l'homme vers le péché. Nul mal ne surgit qui n'ait pris sa source dans la volonté de l'homme de tuer sa conscience pour en éteindre la lumière. Ces événements, bien que faisant partie des annales de siècles reculés, se renouvellent de nos jours dans la vie de chacun. Comme si nous devions rester à jamais les contemporains de ce jour funeste, nous demeurerons plongés dans les mêmes ténèbres jusqu'à ce que nous nous décidions à ne pas transgresser les limites marquées par la conscience.» Cette analyse est celle de l'écrivain musulman Kamel Hussein, dans sa remarquable étude des mobiles de ceux qui décidèrent la mort du Christ, *City of Wrong*.

Le professeur Theophile Spoerri décrit «la boussole intérieure» placée au-dedans de l'homme avec ses quatre points cardinaux d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. C'est à ces repères qu'il s'agit de confronter les impulsions et les pensées reçues. On doit aussi s'assurer que la ligne de communication reste bonne; pour cela un nettoyage, une remise au net est nécessaire. Exercer sa conscience est, de toutes les formations, la plus fondamentale.

Se donner un but

Les biologistes affirment que les formes de la vie, même les plus primitives, s'orientent dans un certain sens, aussi rudimentaire soit-il. Chez l'homme, cette faculté est très développée. Il est capable de se fixer un objectif et de le poursuivre en dépit de grandes adversités. Sans but, les gens se rétrécissent sur une vie maussade, qui tourne court, aboutissant à l'échec. Ils peuvent même perdre la volonté de survivre. Viktor Frankl, le psychologue qui a vécu les camps de la mort dans l'Allemagne nazie, vérifie ceci: dans des conditions épouvantables, ceux qui avaient un but ont survécu. Les autres sont morts.

Que l'apathie et l'ennui puissent constituer un problème social à une époque aussi dangereuse et aussi passionnante que la nôtre, voilà qui est un bien grand mystère. Je comprends pourtant ce paradoxe dès que je me surprends à trop penser à moi-même. Il est légitime bien sûr de surveiller sa propre santé, d'organiser sa vie, d'avoir du temps pour jouir des siens. Cependant, ce qui m'est personnel devient vite étroit et ennuyeux. Il y a tant de sujets plus intéressants. Beaucoup n'ont jamais appris à sortir de leur propre enclos pour s'approcher des autres et aller au-devant du vaste monde. Ils sont limités par les barrières du moi et se privent de l'émerveillement que l'on éprouve lorsqu'on s'ouvre aux besoins extérieurs. Ils passent à côté de leur destinée. Et le monde, qui avait tant besoin de leurs dons, s'en trouve appauvri. (...)

Accepter une discipline

Jusqu'ici, nous avons considéré l'art du discernement sous l'angle de l'écoute, de l'appel à la conscience et du choix de nos objectifs. Afin de progresser encore, il faut ajouter un autre élément: la discipline. On reconnaît généralement que le sport, la musique ou une activité professionnelle exigent une discipline rigoureuse. Mais on en perçoit moins facilement le besoin dans d'autres domaines de la vie. Et cependant toutes les grandes traditions de foi font appel à une telle discipline.

A cet égard, j'ai un profond respect de l'Islam. Dans de nombreux foyers musulmans, où j'ai eu le privilège d'être accueillie, même les moins jeunes de mes hôtes ne manquaient jamais la première prière, avant l'aurore. Lors d'une réception qui faisait suite à une promenade sur le Bosphore où l'air vif nous avait mis en appétit, on nous offrit des mets succulents. Un jeune diplomate de Lybie me confia: «Je vais jeûner.» Je m'étonnai, car ce n'était pas le Ramadan; aussi ajouta-t-il: «Il s'agit d'un choix personnel. Jeûner permet de s'entraîner à la maîtrise de soi-même. Si j'avais des enfants, j'aimerais leur apprendre à savoir dire non à leurs désirs. Le jeûne est un moyen.»

La plupart des chrétiens ne jeûnent plus. Je ne dis pas qu'il faut le même moyen pour tous. Mais tous, ne devons-nous pas réfléchir, de façon aussi pertinente que ce jeune diplomate, à la façon dont nous pouvons nous rendre libre des pulsions et impulsions — convoitise, satisfaction immédiate de notre volonté, et tous désirs qui peuvent nous tenir prisonniers une vie entière?

Interrogeons les prophètes sur ce sujet important, car la discipline donne le champ libre à l'écoute, elle affine la conscience et éclaire le but. Esaïe a parlé d'aplanir pour Dieu une route droite dans les lieux arides. Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus, a été le constructeur par excellence des chemins du Seigneur dans le cœur des hommes. L'enseignement de Jean à ses disciples était d'une exigence sans faille. Le Coran s'ouvre par une prière que les fidèles répètent plusieurs fois chaque jour, «la Fatiha»: «Guide-nous sur la route droite!» Grâce à une telle discipline, l'esprit et la volonté se libèrent d'encombrements inutiles et on arrive plus vite et plus loin en direction du but fixé. La discipline devient un poids seulement si le but fait défaut. (...)

Nous avons presque tous à un moment de notre vie désiré ardemment quelque chose que nous ne pouvions pas obtenir immédiatement. Ce désir pouvait prendre la forme d'une convoitise matérielle, d'une ambition ou d'une recherche affective. Que notre passion soit justifiée ou non, il est bon, à ces moments-là, de nous poser la ►

L'art du discernement

(fin)

question: Notre désir nous domine-t-il? Ou bien sommes-nous des êtres vraiment libres? Souvent, je n'arrive pas par mes seules forces à renoncer à ce que je veux. Je dois alors recourir à une puissance qui me dépasse: la grâce et l'amour de Dieu qui m'en rendront capable. Si, par discipline, je soumets délibérément ma volonté aux desseins de Dieu, il y a beaucoup de chance que ce combat vers la liberté soit gagné. Une femme m'a aidée à mieux comprendre cela lorsqu'elle m'a dit: «Je ne peux me fier à mon cœur; il faut parfois chercher plus loin. Dieu voit plus grand que ne voit mon cœur.»

Voici quelques années, j'ai connu un débat intérieur au sujet de ma carrière, moment de décision pour lequel ma formation universitaire, pourtant poussée, ne m'avait pas équipée. Quelqu'un me dit alors: «Examinez sans fard vos désirs personnels. Puis tournez-vous vers Dieu pour les Lui remettre. C'est au moment où vous renoncerez à vos désirs que vous saurez quelles sont les volontés de Dieu pour vous.» Je n'ai jamais oublié l'ordonnance!

Prendre une décision, dit-on couramment, nécessite des critères de choix. Si, précisément, je m'astreins à cette honnêteté radicale, si je laisse la volonté de Dieu contrarier la mienne, cela me préparera de façon fort utile pour les heures de crise et de décision.

D'un moment à l'autre, une catastrophe peut s'abattre sur un homme, sur une famille. Il s'ajoute du jour au lendemain des milliers de noms à la liste des sans abri, dépouillés de tous leurs biens. En 1975, de tels malheurs ont frappé, à Chypre, Turcs aussi bien que Grecs. Je connais une famille de Chypriotes grecs qui a passé treize mois dans un camp. «Au début, nous avons été violemment secoués, dit le père, mais nous avons gardé foi dans la formation que nous avons reçue à Caux. Nous dormions à même le sol, à trente dans une pièce. Malgré tout nous possédions

une richesse: l'écoute. Nous aidions les autres à retrouver leur foi, à ne pas blâmer autrui.»

* * *

Nous avons examiné les conditions qui nous permettent d'être de mieux en mieux guidés dans nos choix: suivre les indications qui viennent du fond de notre être, accepter des points de repère moraux, tirer profit des enseignements des prophètes, garder la perspective du monde, s'exercer à la discipline. En vérité, même avec tout cela, l'esprit divin nous surprendra toujours tant il est inattendu.

Au printemps dernier, je fis en auto la route d'Amman à Damas. Sur les collines verdoyantes, des pâtres gardaient leurs troupeaux. Voici 3000 ans, un jeune berger très semblable à eux entendit des paroles divines qui sont parvenues jusqu'à nous. «L'Eternel est mon berger... Quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais pas le mal.» Après plusieurs années de guérilla, ce jeune berger devint le roi de son peuple. C'est lui qui, guidé par Dieu, a fait entendre le cri du repentir le plus pur, au point que maints hommes ont appris à prendre la même voie. «Aie pitié... Lave-moi, O Dieu... Rends-moi pur... Tu ne dédaignes pas un cœur contrit et brisé.» Non loin de là, un homme violent appelé Saul, qui ne respirait que menaces et tueries, a été arrêté net par l'intervention divine. Or, notre époque n'est pas non plus privée de ce genre d'interventions.

* * *

Nous sommes réunis ici dans une assemblée pour le réarmement moral des peuples. Le programme qui nous est proposé est simple: Dieu a un plan. Vous pouvez contribuer à le réaliser. Quand l'homme écoute, Dieu parle. Quand l'homme change, les nations changent. Faisant passer des vérités séculaires dans le combat d'idées de notre époque, Frank Buchman leur donne du relief, notam-

ment la recherche de la volonté divine et le caractère absolu des critères moraux. Là où le philosophe voit le lien entre l'intime et le mondial, où le savant découvre la continuité cosmique entre l'univers que l'on peut mesurer et celui qui échappe à nos instruments, Frank Buchman déclare: «Tel je suis, tel est mon pays. Si je veux voir le monde différent, je dois commencer le changement par moi-même.» En fait d'audace, un tel concept se mesure aux plus grandes exigences de notre époque. Et il ne manque pas de preuves qui en démontrent l'efficacité. (...)

Au début de la seconde guerre mondiale, Frank Buchman lançait cet appel: «Cent millions d'hommes à travers le monde se mettant à l'écoute.» Et sa dernière volonté, au seuil de la mort, était que le monde soit gouverné par des hommes eux-mêmes gouvernés par Dieu. Je suis assez optimiste pour croire que ce défi sera relevé par des hommes qui auront assez de courage pour payer de leur personne, renoncer à l'égoïsme trop répandu et entraîner nos peuples dans une ère nouvelle. Augmenter de cette façon-là «la qualité de la vie» aurait des chances de susciter les prodiges nécessaires pour que s'élève le niveau de vie des plus démunis sur la terre. (...)

Un mystique musulman, originaire d'Alexandrie, a dit un jour: «Mal avisé est l'homme qui, au réveil, examine ce qu'il va faire; sage est celui qui considère ce que Dieu fera par lui.» Enfin, citons la vision d'un écrivain des premiers siècles, Antoine, le saint ermite égyptien: «L'intervention de Dieu auprès de Ses créatures ne s'est pas faite en une seule fois. Depuis la fondation du monde, tous les hommes qui se sont approchés du Créateur de toutes choses, à cause de l'Alliance imprimée par Lui en leur cœur, ont amené la présence divine sur terre dans toute la grâce et la munificence de son Esprit. Instruite par l'Esprit, l'intelligence guide les travaux du corps et de l'âme et nous débarrasse des scories. Il y a une alliance d'amour entre l'intelligence et l'Esprit.» Toute personne qui entre dans cette alliance recule les limites du progrès humain. Elle donne vie et forme à l'ère nouvelle.

Charis Waddy.

Richmond (U.S.A): campagne pour un esprit communautaire

Dans notre dernier numéro, nous avons relaté brièvement l'action menée en décembre dernier à Richmond, aux Etats-Unis. Lors de son installation en mars dernier, le premier maire noir de l'histoire de cette ville de Virginie avait pris pour thème de son allocution: Richmond, un modèle pour la nation.

A première vue, Richmond aurait pu sembler mal choisie pour jouer le rôle de ville pilote de l'esprit communautaire. Il y a un siècle, n'était-elle pas la capitale des sept Etats du Sud qui, refusant d'émanciper leurs esclaves, avaient fait sécession des Etats-Unis?

Depuis quelques mois, un groupe de citoyens avaient décidé de prendre à cœur la vision exprimée par le maire Henry Marsh. Ils décidèrent de rendre visite successivement aux neuf membres du conseil municipal pour leur dire qu'ils entendaient agir dans ce sens. De ces entretiens, il ressortit que la ville avait surtout besoin d'un esprit de confiance entre les divers éléments de la communauté.

Un appel fut lancé aux Etats-Unis et à l'étranger, et quatre-vingts personnes prirent part à un programme d'action que l'on pourrait résumer ainsi:

1. Visites d'école, d'entreprises, de bureaux syndicaux, d'organisations de droits civiques.
2. Rencontres privées qui ont permis au groupe des organisateurs de se connaître mieux et d'approfondir en eux-mêmes les qualités nécessaires à une vie communautaire.
3. Réunions publiques et conférences qui ont concentré l'attention sur la question du chômage et certains aspects du système éducatif.

Une des contributions les plus marquantes aux rencontres a été la conférence de l'amiral Jeremiah Denton. Aujourd'hui à la retraite, l'amiral Denton a été l'un des pilotes américains prisonniers du Nord-Vietnam. Il y est resté plus de sept ans. Après sa libération, il est devenu commandant de l'Ecole d'Etat-Major des forces armées.



M. Walter Kenney (à gauche), membre du Conseil municipal de Richmond, rencontre le prof. Richard Brown (à droite), éducateur, de Bluefield, en Virginie, et M. James Houck, un homme d'affaires de Baltimore.

«Notre système de gouvernement dépend d'une discipline librement consentie par les citoyens et d'un esprit de compassion les uns envers les autres, dit-il. Depuis deux siècles, ce système a fonctionné, certes imparfaitement, mais tout de même efficacement. A part la guerre civile, toutes les transformations importantes de notre histoire se sont faites sans violence. La grande question qui se pose aujourd'hui est de savoir si une société qui vit dans l'aisance peut infléchir une tendance grandissante à l'égoïsme.»

L'amiral Denton expliqua qu'il s'était retiré de la marine non pas par réaction contre le travail qu'il y faisait ou contre le gouvernement qu'il servait, mais parce qu'il avait acquis la conviction que l'action décisive devait se mener ailleurs. C'est ainsi qu'il s'est intéressé à l'effet de la télévision sur l'état d'esprit du pays.

«Nous ne pouvons pas non plus nous retirer devant nos responsabilités envers le reste du monde, ajouta l'amiral. Au début de notre histoire, la compassion était un principe de notre politique nationale. Mais, par nécessité, ce principe n'a pas été appliqué dans notre politique étrangère. Si, parfois, nous avons été généreux envers d'autres pays, il s'agissait de manifestations spontanées. Aujourd'hui, nous devons adopter un esprit de compassion comme principe de nos relations internationales, sans quoi tous nos efforts se retourneront contre nous.»

On lira en page suivante le témoignage d'un ménage de Richmond. On ne manquera pas d'être frappé par l'analogie entre ce récit et celui de la famille Gordon, d'Afrique du Sud, que nous publions en page 6. D'un continent à l'autre, mêmes problèmes, mêmes solutions!

LU... VU...

Quand je rencontre de mes anciens collègues du syndicat, de simples travailleurs, je sais de nouveau pourquoi et pour qui je travaille. Il m'arrive alors même d'être un homme joyeux, le jour suivant, au bureau.

Willy Ritschard, président de la Confédération suisse pour 1978 et ancien secrétaire syndical.

Le point faible de l'Afrique du Sud, c'est sa conscience. Je ne crois ni aux menaces, ni aux sanctions. Plus on les menace, plus ils se raccrochent au mythe biblique. Si vous voulez, il faut agir à la fois sur le portefeuille et la conscience de l'Afrique du Sud.

Claude Cheysson, membre de la commission des Communautés européennes, interviewé dans *Le Monde* à son retour d'Afrique australe.

La vie économique et politique dans une société démocratique est faite de multiples conflits impossibles à expliquer par l'antagonisme

sommaire entre deux classes et deux seulement. Par une cruelle ironie de l'histoire, revanche du réel sur les idéologies, cette dualité apparaît dans des sociétés dites socialistes qui se font gloire d'avoir supprimé l'aliénation économique et dans lesquelles machines et capitaux sont possédés par une techno-structure bureaucratique et politique qui décide de toutes choses et même du vrai et du faux, du bien et du mal pour tout le reste du peuple.

La lutte entre deux classes ne peut se penser et se vivre que dans un univers manichéen, représentation mythologique inconciliable tant avec l'exigence chrétienne qu'avec un propos pluraliste et démocratique.

Etienne Borne, *Le Monde*.

C'est un honneur de faire des bénéfices. Il est honteux d'être déficitaire. Toutes les unités industrielles doivent combler leur déficit et augmenter leurs profits.

Le Quotidien du Peuple, Pékin, cité par *le Journal de Genève*.

...ENTENDU



La rue aux lampions



WINSTON ET JANENE JONES ont dix enfants. Ils vivent à Richmond dans une petite maison propre, où voisins et amis se sentent toujours accueillis. Winston est facteur. Autrefois, il travaillait à la chaîne dans une usine de produits chimiques. Les autres ouvriers ne l'appelaient jamais par son nom car il était un des rares noirs parmi des blancs.

Selon eux, il aurait dû manger avec les concierges plutôt qu'à la cantine et, pendant les premiers mois, personne ne voulait s'asseoir à la même table que lui.

Malgré les brimades et les découragements, les Jones ont toujours cherché à mettre leur foi en pratique et à la communiquer autour d'eux. Voici ce qu'ils ont raconté lors d'une séance publique. L'auditoire était composé par moitié de blancs et de noirs, reflétant exactement l'équilibre des races dans la ville.

Janene. J'habite Richmond depuis mon enfance. Mes parents vivaient dans un quartier qu'on pourrait appeler un taudis. J'étais la seule fille parmi cinq enfants. Nous vivions dans trois pièces. Nous partagions la porte d'entrée avec des voisins, ainsi que la cour et le bain, qui était à l'extérieur.

A l'âge de dix-huit ans, je me suis mariée. Nous nous sommes installés dans un petit appartement au sud de la ville. Le premier vendredi, je fus réveillée par un grand tintamarre. Nos voisins faisaient la fête. Chaque semaine, ce fut la même chose. Ils s'enivraient le vendredi et cela durait jusqu'au dimanche soir. Dans le quartier, chaque rue avait sa bande de voyous. Il y avait la bande de la 9^e rue, celle de la 10^e rue et celle de la 11^e rue. C'est dans celle-là que nous habitons.

Nous avons été tentés de nous retirer dans notre coquille, mais nous avons décidé de montrer l'exemple. Après quelque temps, je pouvais aller sans mon mari dans les rues de

Richmond-Sud et les durs du voisinage disaient: «Voilà la femme de M. Winston. Laissez-la passer.» Et lorsque nos enfants jouaient dehors, je n'avais pas de souci, car ils étaient connus comme «les enfants de M. Winston».

Puis nous avons déménagé dans la 30^e rue. Quel contraste! Il y avait un terrain de jeux tout proche, un parc public et d'excellentes écoles — un point important quand on a dix enfants!

Mais après un certain temps, je me suis rendu compte que nos voisins blancs — c'était un quartier mixte — craignaient de nous adresser la parole. Si des enfants noirs et des enfants blancs se battaient dans la rue, personne n'osait intervenir. Nous sentions que nous devions faire quelque chose.

Winston. Un jour, une dame a passé chez nous et elle a proposé à Janene de fonder une association communautaire. Quand je suis rentré du travail, Janene m'en a parlé et m'a dit que cette femme devait revenir nous voir à 19 heures. Aucune personne de l'autre race n'avait jamais pénétré chez nous et je m'attendais à voir quelqu'un qui soit des nôtres. Mais ce n'était pas du tout ça. Cette femme est revenue; elle était blanche et je me suis dit que jamais cette association ne pourrait fonctionner.

Puis nous nous sommes mis à parler. Nous nous sommes demandé pourquoi les blancs avaient peur des noirs et quittaient le quartier. Nous voulions arrêter l'exode des blancs et faire venir des gens qui voudraient vivre dans un esprit de communauté. Nous voulions que les voisins blancs parlent à leurs voisins noirs dans la rue, sans tourner la tête à droite et à gauche pour voir si quelqu'un les regardait.

Janene. Le quartier manquait d'éclairage. Nous avons demandé à toutes les familles de laisser leur lumière extérieure allumée toute la nuit. On nous surnomma «la communauté des lampions».

Pour faire connaître l'association et ses objectifs, nous avons fait imprimer des tracts que nous avons distribués de porte à porte. Au premier abord, il ne semblait pas que cela marcherait. Certains de nos amis noirs nous disaient que le seul résultat serait de faire de nous des otages des blancs. Un jour, nous avons organisé une réunion dans le parc public et personne n'est venu!

Winston. Lors d'une réunion de l'association, Janene et moi avons proposé que la prochaine rencontre se tienne chez nous. Il y eut un silence embarrassé et personne ne savait que penser. Mais il fallait bien qu'ils se rendent compte que si nous voulions créer une association communautaire, il fallait que ce soit dans les faits et pas seulement dans les statuts. Il fallait que cela vienne du cœur de chacun de nous.

Nous voulions avoir des rues mieux éclairées, des allées pavées, des avenues plantées d'arbres, mais avant tout cela, nous voulions abattre les barrières qui existaient dans les cœurs et les esprits. Les améliorations matérielles furent faciles à réaliser. Mais faire tomber les barrières humaines s'avéra beaucoup plus ardu. Il n'est pas facile de renoncer à des peurs et à des sentiments de méfiance ou de frustration qui ont été en vous tout au long de votre vie. Mais nous savions que pour que l'association ait des résultats, il fallait que nous nous trouvions entre êtres humains, entre amis.

Et cela s'est passé. Non pas d'un jour à l'autre, bien sûr. Les voisins ont commencé à faire connaissance et les gens ont été fiers d'habiter ce quartier. L'exode blanc a cessé. Des noirs sont partis, des noirs sont venus, des blancs sont partis, des blancs sont venus.

Ça a été bien au-delà de tout ce que nous avions espéré. Je ne prétends pas que toutes les attitudes aient changé. Mais je sens que mes enfants auront quelque chose de totalement différent de ce que ma femme et moi avons connu.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Conférence pour le Pacifique

Porte australienne du Pacifique, la ville de Brisbane a accueilli, du 7 au 15 janvier, une conférence internationale du Réarmement moral, principalement destinée aux pays du Pacifique et de l'Asie du Sud-Est.

C'est le sénateur Neville Bonner, le seul parlementaire australien d'origine aborigène, qui a souhaité la bienvenue aux 280 participants. Un bon nombre d'entre eux étaient venus des îles du Pacifique Sud: Papouasie-Nouvelle-Guinée, Fidji, Tonga, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, etc. La séance d'ouverture était placée sous le thème: «Peuples partenaires, sans discrimination, sans paternalisme, sans haine».

«Confrontés comme nous le sommes aux préjugés raciaux et à la discrimination, a déclaré le sénateur Bonner, nous devons tous regarder en nous-mêmes et examiner notre conscience et nos mobiles de vie, sinon nous n'atteindrons pas nos objectifs.»

Au nom de la délégation calédonienne, M. Yann Céléne Uregei, membre de l'Assemblée territoriale de Nouméa, a remis à l'un des hôtes aborigènes de la conférence une sculpture en bois représentant une case canaque dont toute la charpente s'appuie sur un mât central, «comme doivent s'appuyer sur l'autorité divine les peuples partenaires que nous voulons être».

Les journaux et stations de télévision de la ville ont donné tous les jours des nouvelles des travaux de la conférence.

Diffusion du «Défi féminin»

Dans le journal suisse romand *Le Protestant*, Jean-Jacques Maison recommande la lecture du *Défi féminin*.

«Le moment est peut-être venu d'entendre d'autres témoignages que ceux d'une condition féminine davantage préoccupée de son émanci-

pation, écrit-il. L'ouvrage de Claire Evans-Weiss, en fait, parle aussi d'émancipation et va aussi à contre-courant, mais c'est une autre libération qu'elle vise et c'est une autre contestation qu'elle préconise...

»Dans cette optique, aucune des réserves formulées par Claire Evans-Weiss à l'égard des découvertes de la psychanalyse («Freud à la sauvette») ou du travail professionnel de la femme ou de la nouvelle morale sexuelle («La pilule et les couleuvres») n'est marquée par un moralisme rétrograde ou par une mentalité obstinément conservatrice, mais toujours par la conviction qu'un être libre et responsable peut faire et vivre mieux qu'en suivant le courant de la mode, en se fiant à des recettes de bonheur facile ou en se résignant d'emblée à subir son sort.

»Son message s'adresse à ses sœurs premièrement, mais nul lecteur masculin ne saurait lire ces pages sans se sentir interpellé et aidé.»

La Fondation Laurent Bernet, à Lausanne, qui enregistre des livres sur cassettes à l'intention des aveugles et des handicapés ne pouvant avoir accès à la lecture, vient de procéder à l'enregistrement du texte intégral de ce même livre. Les personnes intéressées à cet enregistrement peuvent se mettre directement en rapport avec cette fondation, à l'adresse suivante: Le livre sonore actuel, avenue Jean-Jacques-Mercier 13, CH - 1003 Lausanne.

Rencontre au Kenya

Une conférence du Réarmement moral s'est tenue peu avant Noël à Nairobi, capitale du Kenya. On y a notamment abordé la question des rapports entre tribus et entre groupes raciaux.

Le secrétaire général de la Fédération des Coopératives du Kenya, M. John Musundi, a lancé un appel à ses compatriotes pour qu'ils ne limitent pas leur intérêt au développement du Kenya, mais qu'ils se préoccupent activement des problèmes à résoudre en priorité en Afrique, que ce soit en Ethiopie, en Somalie ou en Rhodésie. «La liberté de l'Afrique, a-t-il déclaré, ne peut être préservée que par des dirigeants désintéressés, et certainement pas par ceux qui sont avides de pouvoir.»

Des fermiers européens qui sont restés au Kenya et ont pris la nationalité kenyane ont également participé à la rencontre. L'un d'eux a relaté comment il avait depuis des années introduit un système de partage des bénéfices dans son exploitation. «Mon comptable a pensé que j'étais fou, à l'époque, mais cette décision a changé l'état d'esprit.»



Parmi les nombreux représentants des pays du Pacifique participant à la conférence de Brisbane se trouve un groupe de Néo-Calédoniens. A leur arrivée à l'aéroport, ceux-ci ont été accueillis selon la tradition mélanésienne et polynésienne: guirlandes de frangipaniers

et chants maoris de bienvenue. Sur notre cliché: M. Yann Céléne Uregei (à gauche), membre de l'Assemblée territoriale de Nouvelle-Calédonie, remercie ses hôtes pour l'accueil qui lui est réservé. M. Uregei est accompagné de cinq personnes, dont deux de ses filles.



CAUX

quatre jours qui ont précédé la représentation du 30 décembre. Ce spectacle est une interrogation sur le présent et l'avenir d'un peuple qui ressent intensément sa division en deux entités, la perte de son identité et les errements du passé. On a d'ailleurs constaté que son contenu provoquait une prise de conscience salutaire parmi les jeunes Allemands présents. Une jeune fille a reconnu qu'elle avait volontairement fermé les yeux sur le passé. « Cette pièce m'a appris que je devais aimer mon pays tel qu'il est, avec ses points forts et ses points faibles. » Un jeune homme qui est né en zone orientale a déclaré que s'il voulait la paix entre les deux Allemagnes, il fallait d'abord qu'il surmonte la division qui existait dans son propre cœur. Un certain nombre de jeunes ont décidé de se libérer de leurs obligations ou de sacrifier leurs vacances de fin de trimestre afin que le spectacle puisse être présenté en juin lors de la rencontre de Freudenstadt.

La pièce de Heinz et Gisela Krieg n'a pas touché que les Allemands. Ses effets se sont manifestés parmi les Sud-Africains et les Rhodésiens, qui considèrent aussi, les uns et les autres, leur patrie comme « un pays difficile ». Plusieurs d'entre eux ont dit avoir trouvé à Caux un amour nouveau pour leur pays.

Cette question d'identité nationale n'a pas été ressentie de façon moins aiguë par les Cambodgiens présents à Caux, au nombre de dix, et par les Laotiens. Tous résidents en France, certains d'entre eux sont des réfugiés récents qui ont souffert personnellement des événements tragiques qui se sont déroulés depuis 1975 au Laos et au Cambodge. Ils placent leur espérance dans l'esprit de Caux, qui leur apparaît comme une condition préalable à toute solution d'avenir dans les pays d'Indochine.

Alors que l'on commençait à fêter à Caux le passage vers la nouvelle année, les Cambodgiens ont reçu avec une profonde émotion les

Aperçu de la session d'hiver

Une équipe de cinéastes mandatés par la télévision ouest-allemande a préparé un reportage au cours de la session d'hiver de Caux. Discrets mais efficaces, le réalisateur et ses collaborateurs ont fureté dans tous les recoins de la grande maison sur la montagne et ont braqué leurs caméras sur les réunions plénières, les rencontres de groupes et les équipes de travail à la cuisine comme à la salle à manger. Les documents recueillis au cours de ce reportage seront montés dans les prochaines semaines et le film qui sera réalisé doit être diffusé le soir du 3 juin sur la chaîne Westdeutsche Rundfunk (WDR).

Sur les pas de ces cinéastes, essayons de rendre compte des divers aspects de la session de Caux. Dès le premier jour, le réalisateur a assisté à une réunion de groupe dont les discussions portaient sur le thème: « La source de la force intérieure ». « Dommage que mon cameraman ne soit pas encore arrivé, lance-t-il à l'issue de la réunion! Les échanges étaient si spontanés. »

Les questions posées lors des interviews allaient au cœur du sujet. C'est peut-être un signe des temps. « Comment prenez-vous vos décisions collectives? Était-ce plus facile du temps de Frank Buchman? Quand vous mesurez vos efforts à l'évolution du monde, n'êtes-vous pas de temps en temps découragés? Qui sont vos ennemis, qui sont vos alliés? Comment se fait-il que des jeunes se donnent sans rémunération à une telle tâche? Quelle est la signification des moments de silence pour vous si importants? »

Les envoyés de la télévision allemande se sont particulièrement intéressés aux activités de l'importante délégation venue de la République fédérale. En effet, celle-ci, qui comptait

150 personnes, se propose de donner en 1978 une ampleur particulière au centenaire de la naissance de Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral. Une grande rencontre internationale est prévue du 2 au 4 juin à Freudenstadt, dans la Forêt Noire. Pourquoi Freudenstadt? Parce que c'est là qu'en 1938 la nécessité d'un « réarmement moral et spirituel » s'était imposée à Frank Buchman comme une réponse à long terme à l'escalade de l'armement militaire. C'est à Freudenstadt également que Frank Buchman est mort, en 1961.

Les cinéastes ont filmé des extraits d'un spectacle intitulé « Zum Beispiel Deutschland », titre que l'on pourrait traduire par « Allemagne, qui es-tu? ». La *Tribune de Caux* avait rendu compte (N° de sept. 77) de la première représentation qui avait eu lieu à Caux en juillet dernier. Depuis, les auteurs, Heinz et Gisela Krieg, de Berlin, ont retravaillé leur texte; une cinquantaine d'Allemands ont pris part à des répétitions intensives pendant les

Cambodgiens et Laotiens présentent une danse folklorique.



1978

premières nouvelles de la guerre qui s'était déclenchée à leurs frontières. Mais ils ont tenu, malgré leur tristesse, à prendre part à la soirée de réveillon en exécutant en compagnie des Laotiens une danse de leurs pays, exprimant ainsi leur solidarité avec les autres pays présents.

Les participants à la conférence ont tourné leurs regards vers l'avenir en entendant M. R. D. Mathur, responsable du centre asiatique du Réarmement moral situé à Panchgani, en Inde, leur parler des trois conférences qui auront lieu dans son pays d'ici à la fin du mois de mars.

J. J. O.



Pour une démocratie plus crédible

Texte de l'invitation-programme des conférences de l'été prochain.

De partout, à l'Est comme à l'Ouest, au Nord comme au Sud, les gens aspirent à une démocratie vivante fondée, non seulement sur les gestes rituels d'un processus électoral, mais sur des valeurs morales respectées dans le quotidien des rapports entre les hommes.

La vie publique est minée par des scandales. Des dirigeants se laissent corrompre. Des individus se défont de leurs responsabilités sur la collectivité. On ne peut sauver la démocratie seulement par un renforcement des institutions existantes.

Là où la conscience a cessé de gouverner le comportement de l'homme, là est déjà moribonde l'autorité de l'Etat. Celui-ci tente en vain d'y substituer celle de sa police.

Il faut pour tous les hommes partout « un réarmement moral et spirituel », comme le proclamait il y a cinquante ans Frank Buchman.

Caux est le lieu où les gens des pays riches et des pays pauvres, des grands organismes exécutifs et de la nouvelle génération, se retrouvent chaque année pour prendre conscience de l'ampleur de la révolution humaine qu'exigent nos temps troublés, pour en trouver les applications immédiates dans leur comportement de citoyens.

Chacun peut trouver travail et destinée sur le chantier d'un ordre mondial répondant au dessein divin.

8 juillet - 4 septembre, conférences d'été à Caux

1878

Il y a cent ans naissait Frank Buchman en Pennsylvanie. Sa famille, d'origine suisse, appartenait à ces communautés d'immigrants venues chercher sur la terre américaine la liberté de créer une société conforme à leurs aspirations les plus profondes.

1938

Il y a quarante ans, dans une Europe engagée dans une course effrénée aux armements, naissait le programme de « réarmement moral et spirituel ». Buchman voyait que, au-delà de la guerre imminente, la grande transformation sociale du monde se ferait à partir d'une nouvelle prise de conscience.

1978

Aujourd'hui, dix-sept ans après la mort de Buchman, hommes d'Etat, experts de grandes organisations internationales, hommes de réflexion et jeunes militants voient leurs diagnostics les plus réfléchis rejoindre celui que l'homme ordinaire puise au fond de sa conscience: c'est du changement de l'homme que dépend l'avènement de nouvelles réalités sociales.

**Swissair:
tarifs «week-end».
Jusqu'à 40% de
réduction.
20 destinations
en Europe.**



**Le prochain
week-end, c'est
bientôt.**

Renseignez-vous auprès de Swissair ou de votre agence de voyages IATA.